

Issa-smes . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 16 juin 1934

— 2 —

Le discours sur cet immortel issa-sme doit se poursuivre, car en parler ne peut s'interrompre, et ne devrait pas s'interrompre, car il recèle des leçons et des avertissements que les Égyptiens devraient longuement méditer, et dont ils devraient tirer profit, et en tirer le meilleur profit. Voici un homme égyptien, parmi les meilleurs des Égyptiens, qui étudia dans les écoles égyptiennes, assidu à l'étude, s'y consacrant pleinement, l'âme emplie d'amour du savoir, d'amour de la patrie, et de l'espoir de se rendre utile à lui-même, et utile à sa patrie, par l'étude et l'instruction qu'il poursuivait. Jusqu'à ce que, ayant achevé ses études en Égypte avec succès, son talent manifeste, il quitta l'Égypte, plein de vigueur, sain de discernement et ferme du pied — comme dit le vieux poète — doublement confiant en lui-même et en sa nation, doublement dévoué à son art et à sa patrie, doublement plein d'espoir pour son présent et son avenir. Il étudia en Europe comme étudient les Européens les plus assidus, et remporta en Europe ce que remportent les Européens les plus chanceux, par le travail, l'application et la réussite. Puis il revint dans sa patrie, y croyant, lui étant dévoué, l'esprit agité de pensées innombrables, toutes liées à cette chère patrie, qui devrait être indépendante dans ses propres affaires, dont les fils devraient être indépendants pour subvenir à ses besoins, et dont les fils devraient assumer toutes les responsabilités qu'assument les hommes d'une stature montante dans un pays en plein essor. Mais à peine eut-il atteint sa patrie et s'y fut-il installé, et pris contact avec ceux qui supervisaient ses affaires, et ceux qui dirigeaient sa vie, que ses espoirs radieux commencèrent à s'assombrir, que sa vigueur intense commença à faiblir, que sa confiance sereine commença à s'affaiblir, et il regarda autour de lui, pour trouver le gouvernement égyptien le considérant avec quelque dédain et quelque pitié, lui disant qu'il n'avait pas encore prouvé qu'il était capable d'assumer des affaires lourdes et de grandes œuvres, et qu'il devait se contenter de ce dont un jeune Égyptien doit se contenter — être, dans sa propre patrie, un suiveur et non un meneur, un subordonné et non celui qu'on suit — et accepter ce qu'un jeune Égyptien doit accepter — rester étudiant quelle que soit l'exhaustivité de ses études, et rester influencé quel que soit son talent, et regarder l'étranger comme l'élève regarde le maître, comme le faible regarde le fort, comme l'homme ordinaire regarde l'homme exceptionnel

— et se contenter de ce dont un Égyptien doit se contenter, un salaire modeste, tandis que les étrangers remportent des rétributions considérables et fastueuses. Et pourtant, à travers tout cela, sa vigueur ne faiblit jamais, sa détermination ne fléchit jamais, sa résolution ne faillit jamais ; il travailla au contraire avec ardeur, et servit son art et sa patrie avec loyauté, jusqu'à gagner la satisfaction des étrangers — et comme il en faut peu pour les satisfaire — et à les amener à témoigner en sa faveur — et comme ils témoignent peu. Et il lui sembla qu'après cette longue période, et ces circonstances changeantes, il obtiendrait enfin ce qu'il avait voulu, et assumerait la responsabilité qu'il aurait dû assumer depuis longtemps.

Et pourquoi ne s'y attendrait-il pas, quand les étrangers eux-mêmes avaient demandé qu'on lui accorde le poste de professeur ? Mais que se passa-t-il ? Le secrétaire général du ministère demande que l'affaire de son poste soit présentée séparément ; le sous-secrétaire du ministère est d'accord ; le ministre est d'accord, et demande que la réponse à l'École d'Ingénierie soit rédigée — selon l'entente convenue — puis la réponse est rédigée — selon l'entente convenue. Et cette « entente » se révèle être un accord entre trois Égyptiens — l'un ministre, l'un sous-secrétaire du ministère, l'un secrétaire général — tous égyptiens, sans doute nés en Égypte, y ayant grandi, leur cœur agité par ses espoirs ; tous instruits, sans doute capables de distinguer le bien du mal, la dignité de l'humiliation, l'indépendance de la servitude — et pourtant tous croyants, ensemble, en cette « entente » qui refuse à l'Égyptien le droit d'assumer une responsabilité dans son propre pays, qui refuse à l'Égyptien le droit d'être professeur dans une école égyptienne, aussi incontestablement qualifié soit-il, et qui veut que ce poste égyptien revienne à un Britannique. Un accord mené par des Égyptiens, pour écarter un Égyptien de son droit, et installer un Anglais à la place de ce droit. Et il semble fort probable qu'ils se sont portés volontaires pour cet accord de leur propre initiative, que les Anglais ne le leur ont pas ordonné — et les Anglais ne devraient pas ordonner une telle chose — et que les Anglais ne le leur ont pas demandé — et les Anglais ne devraient pas demander une telle chose. Mais ces hommes, néanmoins, n'en éprouvèrent aucun scrupule, aucune appréhension quant à son mal, et s'y engagèrent en toute tranquillité, parce que les circonstances délicates de la politique appellent les Égyptiens à ne pas léser les Égyptiens, et appellent les Égyptiens à faire ravalier aux Égyptiens leur propre droit, et à présenter ce droit en cadeau aux Anglais.

Les Anglais n'ont pas demandé cela au ministre, au sous-secrétaire, et au secrétaire général — et pourtant ils se le sont demandé à eux-mêmes malgré tout, et il n'y a dans ce propos ni contradiction ni étrangeté. Car les Anglais ne sont pas venus trouver ces messieurs pour exiger que les Égyptiens soient lésés, que leur rang soit diminué, que leur valeur soit rabaissée ; mais les Anglais ont imposé à l'Égypte une politique éducative et administrative dont le résultat naturel est que l'Égyptien se rapetisse devant l'Égyptien, et que l'Égyptien se rapetisse devant lui-même. Cette dépêche télégraphique qui parvint en Égypte aux premiers jours de l'occupation, ordonnant que le fonctionnaire égyptien, si élevé que fût son rang, soit obéissant envers le fonctionnaire anglais, si modeste que fût le sien — et qui demeura le principe directeur de la vie politique en Égypte pendant près d'un demi-siècle — ses traces ne furent pas effacées le jour où le Protectorat fut aboli, et ses traces ne peuvent être effacées des âmes de tous les Égyptiens tant que l'autorité anglaise demeure présente, séduisant les faibles par l'intimidation et la tentation.

Cette éducation que les Anglais ont imposée à l'Égypte pendant des dizaines d'années, et qui ne ravive dans l'âme de l'Égyptien ni dignité, ni honneur, ni aucun sentiment de dignité et d'honneur — ses traces ne furent pas effacées le jour où le Protectorat fut aboli, et ses traces ne peuvent être effacées des âmes de tous les Égyptiens tant que l'autorité anglaise demeure présente, séduisant les faibles par l'intimidation et la tentation.

Ne vous étonnez donc pas de voir des Égyptiens s'entendre entre eux pour écarter un Égyptien d'un poste égyptien, afin d'y installer un professeur britannique à sa place.

Et ne croyez pas que cette histoire soit unique, ou limitée au professeur Mustafa Nazif et à l'École d'Ingénierie ; c'est au contraire une histoire courante et familière, qui touche l'ensemble des jeunes Égyptiens. Interrogez qui vous voudrez parmi ces Égyptiens, qui ont étudié et bien étudié, qui ont obtenu leurs diplômes et les ont parfaitement maîtrisés, puis se sont présentés le cœur habité de cette étincelle sacrée qui les pousse à aimer leur patrie et à la servir. Interrogez-les sur cette étincelle sacrée : qu'est-elle devenue ? Que lui est-il arrivé ? Ils vous répondront tous qu'elle s'est éteinte, ou a bien failli s'éteindre. Les ministres, et les hauts fonctionnaires, y ont versé de l'eau froide — une eau qui n'est pas composée d'oxygène et d'hydrogène, mais qui se compose d'empressement à satisfaire les Anglais, et de doute quant à la valeur des Égyptiens.

Voilà notre condition, après cette heureuse ère cromérienne dont les Anglais ont la nostalgie, et dont ils vantent les mérites. Nous nous sommes reniés nous-mêmes jusqu'aux limites extrêmes du reniement, et nous avons connu les Anglais, et les avons craints, jusqu'aux limites extrêmes de la connaissance et de la crainte. Quel étonnement, alors, que les Anglais aient la nostalgie de cette ère, souhaitant qu'elle leur produise, de nos générations à venir, comme elle leur a produit des générations de l'occupation, des hommes qui renient leurs compatriotes égyptiens, ne se soucient nullement d'eux, et connaissent les Anglais, et les tiennent en la plus haute estime ?

Jusqu'à quel point convient-il de blâmer le ministre des Traditions et ses collaborateurs pour cet issa-sme ? N'ont-ils pas quelque excuse pour ce qu'ils ont fait — ne sont-ils pas, après tout, les fils de cette génération même où le fonctionnaire égyptien, si élevé fût-il, était tenu d'obéir au fonctionnaire anglais, si modeste fût-il, et où les écoles égyptiennes formaient leurs élèves non pas comme l'Égypte le voulait, mais comme le voulait Dunlop . . .

Taha Hussein

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 16 juin 1934.